Études océan Indien

45 | 2010

Amour et sexualité du côté de l'océan Indien
occidental

Rakibolana ho an'ny Ankizy. Miampy Rakipahalalana. 8 taona miakatra. Atolotr'i Manoa, Retsihisatse ary Velo
[« Dictionnaire pour les Enfants. Suivi d'une
Encyclopédie. 8 ans et au-dessus. Présenté par
Manoa, Retsihisatse et Velo »]

Noël J. Gueunier et Solo Raharinjanahary

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/oceanindien/931>

DOI : 10.4000/oceanindien.931

ISSN : 2260-7730

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 242-268

ISBN : 978-2-85831-190-3

ISSN : 0246-0092

Référence électronique

Noël J. Gueunier et Solo Raharinjanahary, « *Rakibolana ho an'ny Ankizy. Miampy Rakipahalalana. 8 taona miakatra. Atolotr'i Manoa, Retsihisatse ary Velo* [« Dictionnaire pour les Enfants. Suivi d'une Encyclopédie. 8 ans et au-dessus. Présenté par Manoa, Retsihisatse et Velo »] », *Études océan Indien* [En ligne], 45 | 2010, document 2, mis en ligne le 24 octobre 2011, consulté le 30 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/oceanindien/931> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/oceanindien.931>

Ce document a été généré automatiquement le 30 juin 2021.

Études océan Indien est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Rakibolana ho an'ny Ankizy. Miampy Rakipahalalana. 8 taona miakatra. Atolotr'i Manoa, Retsihisatse ary Velo
[« Dictionnaire pour les Enfants. Suivi d'une Encyclopédie. 8 ans et au-dessus. Présenté par Manoa, Retsihisatse et Velo »]

Noël J. Gueunier et Solo Raharinjanahary

RÉFÉRENCE

Rakibolana ho an'ny Ankizy. Miampy Rakipahalalana. 8 taona miakatra. Atolotr'i Manoa, Retsihisatse ary Velo [« Dictionnaire pour les Enfants. Suivi d'une Encyclopédie. 8 ans et au-dessus. Présenté par Manoa, Retsihisatse et Velo »].

Chef de projet : Édouard Joubeaud ; directeur de rédaction : Narivelo Rajaonarimanana ; rédaction (pour le dictionnaire) : Désiré Ranaivosoa, Jean-Claude Randriamahazo... ; rédaction (pour la partie encyclopédique) : Bako Rasoarifetra, Fara Nirhy Lanto..., [Maisons-Alfort], IDAC (Idées et Actions pour Madagascar) / Paris, Le Zébu Francophone, 2010 [Antananarivo : TPFLM, 2009], 695 p., nb. photos et dessins.

- 1 En ouvrant ce nouveau dictionnaire, on ne peut qu'être surpris ! Voilà un ouvrage qui est présenté comme destiné aux enfants à partir de l'âge de 8 ans... mais, avec presque 700 pages, et des entrées qui couvrent pour ainsi dire tous les domaines de la langue, il pourra intéresser au moins autant les adultes que les enfants. Il n'y a pas à s'en

attrister. Bien au contraire, on ne peut que se féliciter de voir paraître un instrument de travail qui vient compléter l'offre existante de dictionnaires malgaches.

- 2 Si on la compare aux dictionnaires malgaches courants, la conception de l'ouvrage est nouvelle en effet. On avait — pour ne parler que de ceux qui sont facilement disponibles — des dictionnaires bilingues malgache-français¹. Et on avait aussi un bon dictionnaire monolingue malgache-malgache². Le propos de l'actuel *Rakibolana ho an'ny Ankizy* (à partir d'ici nous abrègerons en *Rak.Ankizy*) est de réunir en quelque sorte les deux ressources en un seul livre. Ainsi, sous chaque entrée, on a d'abord une définition en malgache et un ou deux exemples de phrases où le mot intervient, puis vient une traduction en français (ou plusieurs). L'orientation pédagogique est clairement indiquée par le fait que ni la définition donnée en malgache, ni les exemples ne sont traduits : le public visé est un public de langue maternelle malgache, pour qui les explications données se suffisent par elles-mêmes. Les traductions en français visent non à éclaircir le sens des mots, mais à faciliter l'acquisition du français comme langue étrangère. On notera cependant que ce propos, clairement assumé par les rédacteurs, n'empêche pas que le livre pourra être utile aussi aux étrangers qui ont déjà une certaine connaissance du malgache, comme outil de perfectionnement et d'analyse.
- 3 L'entreprise est donc intéressante et elle mérite un examen détaillé, qui donnera l'occasion de réflexions générales sur les questions de lexicographie appliquées à la langue malgache.

La présentation générale du livre

- 4 La typographie est particulièrement nette, avec un usage des couleurs qui renforce la lisibilité : l'entrée est imprimée en bleu, en caractères gras. La définition et les exemples sont en noir, les exemples étant distingués par l'emploi des italiques. La traduction française, en bleu non gras, tranche avec ce qui précède.
- 5 Une innovation très heureuse est d'indiquer systématiquement, dans les entrées, la place de l'accent d'intensité en soulignant la voyelle sur laquelle il porte. [Les anciens dictionnaires, ou bien mettaient un accent grave (Malzac, Rajaonarimanana), mais cet accent se mélangeait avec l'accent orthographique qui ne se trouve que dans un petit nombre de mots, ou bien ne mettaient rien du tout (Rajemisa), ce qui pouvait parfois créer des incertitudes de lecture même pour les locuteurs natifs.]
- 6 Pour en terminer avec les questions de présentation, il faut parler aussi des problèmes graphiques et des fautes. Dans l'ensemble, il y en a peu. Un détail agaçant est l'emploi occasionnel du y avec tréma (ÿ) au lieu du y accent grave (ÿ), qui, comme on le sait, appartient depuis le XIX^e siècle à l'orthographe malgache standard. Certains livres scolaires mal faits avaient déjà adopté cette solution de paresse... avec sans doute l'excuse bien connue des incompetents : « C'est la faute de l'ordinateur » ! Ici, ce n'est même pas la faute de l'ordinateur... puisque dans la plupart des mots, la dactylo a trouvé le bon caractère : on trouve *irÿ* et *itÿ* avec accent grave, mais *intÿ* et *indrÿ* avec tréma, on se demande bien pourquoi. Naturellement, on peut dire que la chose est en elle-même de peu d'importance, mais elle est une preuve inacceptable de manque de respect pour la forme graphique de la langue. Que dirait-on d'un ouvrage qui prétendrait enseigner le français standard, mais qui ferait l'impasse sur les ç ou sur les ù ?

- 7 Pour l'orthographe proprement dite, on trouve quelques (rares) fautes portant sur les difficultés classiques de la dictée en malgache : les confusions entre suffixes *-ina* et *-ana* (dans les cas où ils se confondent en pratique dans la prononciation tananarivienne) ; ainsi **firobohina* au lieu de *firobohana* (dans l'article *roboka*), ou **trandrahana* au lieu de *trandrahina* (article *solitary*) ; et aussi les inévitables fautes sur les prénasalisées, comme **hampitsany* qui devrait être *hapintsany* (article *hapintsana*) ; quelquefois, on découvre qu'il y avait eu une faute dans le manuscrit, mais qu'elle a été corrigée à la relecture... sans qu'on pense à remettre le mot à sa bonne place dans l'ordre alphabétique. Si *fahantrana* « pauvreté » ne se trouve pas à sa place normale p. 95 après *fahanterana*, mais beaucoup plus loin p. 97 après *fahatoranana*, c'est bien sûr parce qu'il avait d'abord été écrit sans son premier *n*... On relève aussi quelques incohérences pour des mots dont l'orthographe n'est pas vraiment fixée : les rédacteurs n'ont pas décidé et écrivent tantôt d'une manière, tantôt de l'autre, y compris dans le même article (*afrikanina* ou *afrikana* ? *girika* ou *grika* ?).
- 8 Pour l'orthographe du français aussi, les fautes sont peu nombreuses. Mais dans un ouvrage qui sera considéré comme une référence, elles sont évidemment toujours regrettables. Signalons **ensens* au lieu de *encens* (dans l'article *ramy*), **fæutus* pour *fætus* (article *aizana*), **reccueil* pour *recueil* (article *fihirana*), et un assez grand nombre de fautes d'accents, **boîteux* (articles *mikapila* et *kotringa*), **destabiliser* (article *manozongozona*), **metissé* (article *zafindraony*), etc.

La construction des articles

- 9 Chacun sait que les articles les plus révélateurs de la qualité d'un dictionnaire ne sont pas ceux qui concernent les « mots difficiles », mais ceux qui traitent les mots courants de la langue, ceux qui offrent plusieurs acceptions, qui s'emploient dans des contextes souvent très différents. Ce sont aussi ceux qui sont les plus délicats à traduire dans une autre langue, puisque chaque acception risque de renvoyer dans la langue de traduction à des mots bien différents. C'est donc sur le traitement des entrées correspondant à ce type de mots que le dictionnaire sera jugé — surtout si, comme c'est le cas ici, le public visé est un public dont la compétence dans le vocabulaire de base est encore en formation —.
- 10 Deux stratégies différentes ont été mises en œuvre par les rédacteurs. Certains articles ont été subdivisés en sous-articles numérotés, avec, pour chaque sous-article, définition, exemple et traduction. D'autres articles ne sont pas subdivisés, mais donnent après une définition générale des exemples montrant des acceptions bien distinctes, chacune recevant sa propre traduction. Prenons deux exemples, qu'on peut considérer comme bien réussis, pour illustrer ces deux procédés.
- 11 Exemple du premier procédé : l'article *VELONA*. Une abréviation indique d'abord que l'entrée est un adjectif, puis le dictionnaire donne cinq sens, numérotés. Le sens 1 est expliqué par une expression qui signifie : « être bien vivant, pas mort » ; et par un exemple dont le sens est : « Les fleurs que j'ai plantées sont *velona* ». La traduction française proposée est : *en vie*. Puis on a un sens 2 : « marcher bien, ne pas être cassé » ; exemple : « La montre est *velona* » ; et traduction : *qui marche bien*. Pour 3, on trouve : « sonner », avec l'exemple : « La cloche de l'entrée en classe est *velona* », et la traduction : *qui résonne*. Pour 4, on a : « être allumé », avec comme exemple : « Le feu est *velona*, alors pose la marmite dessus », et comme traduction : *qui est allumé*. Et enfin

pour 5 : « commencer » ; l'exemple dit : « La discussion est *velona* » ; et la traduction : *qui commence*. Les cinq acceptions du mot *velona* sont donc ainsi efficacement distinguées. (Malzac les représentait sous seulement trois sens, réunissant dans une deuxième acception à la fois *résonner* et *marcher bien*, et dans une troisième à la fois *être allumé* et *commencer*. La présentation ici est plus analytique et certainement plus abordable que celle du Malzac. Par rapport aux anciens dictionnaires, il manque seulement l'emploi de *velona* comme interjection : « à vos souhaits ! », employée pour répondre à un éternuement. Cela aurait pu constituer un article distinct.)

- 12 Le second procédé peut être illustré par l'article *MAMONO*. Une abréviation indique d'abord qu'il s'agit d'un verbe. Les acceptions ne sont pas numérotées, et il y a une seule explication, générale, que nous pouvons traduire : « frapper, rosser, enlever la vie ». Suivent trois exemples, qui correspondent à trois acceptions distinctes, et qui sont accompagnés chacun d'une traduction française différente. Le premier exemple dit : « Les gens du village *mamono* un bœuf, parce qu'aujourd'hui il y a une fête » ; et la traduction en français est : *tuer*. Le deuxième exemple est : « Les enfants n'aiment pas Bema parce qu'il a l'habitude de *mamono* ses camarades », avec comme traduction française : *frapper*. Et le troisième exemple donne : « Les employés de la commune *mamono* les inscriptions sur le mur », la traduction française indiquée étant : *effacer*.
- 13 Le résultat pédagogique est donc également obtenu, même si la présentation est ici moins systématique. On insiste bien, à juste titre, sur le fait que le verbe *mamono* a un sens résultatif (« tuer » et, au figuré, « effacer »), et un sens non résultatif (« frapper, mais sans que la victime soit tuée »). Mais le sens non résultatif est celui qui est donné en premier lieu dans les gloses, alors qu'il vient seulement en deuxième lieu dans les exemples et dans la traduction française. On note aussi que le sens figuré (« effacer ») n'a pas été présenté dès la définition ; l'apprenant doit le découvrir en lisant l'exemple. Cependant, aucune véritable ambiguïté ne résulte de cette omission. À ce dernier sens aurait dû être rattaché celui d'« éteindre » (le feu, la lumière, le téléphone), sens très usuel aussi. Curieusement d'ailleurs, cette acception — avec un joli exemple qui parle d'« éteindre son portable » — est bien présente dans l'article consacré à la forme passive du même verbe, *vonoina*, mais elle a été oubliée sous le verbe actif *mamono*. Cela doit nous amener à discuter la question, essentielle, du classement des entrées.

Le classement des entrées

- 14 Si la construction des articles atteste d'une recherche intéressante, le classement des entrées en revanche présente un grave défaut, qui compromet l'efficacité du dictionnaire comme instrument de travail. C'est le principe adopté d'un classement *par ordre alphabétique de mots*.
- 15 On sait que ce classement, qui est en général celui des dictionnaires de langues européennes, n'avait pas été adopté par les dictionnaires malgaches classiques. La tradition, depuis le grand ancêtre Freeman & Jones (1835), continuée par Webber (1853), par Richardson (1885), par Abinal & Malzac (1888), était de classer les entrées par ordre alphabétique de *radicaux* et non de mots. Cette décision n'était pas venue au hasard. Comme pour les dictionnaires classiques de langue arabe, elle est appropriée à la structure du lexique et de la morphologie de la langue. En malgache en effet, les principales variations grammaticales se manifestent par des affixes, et notamment des préfixes (alors que dans des langues comme le français ou l'anglais, elles se manifestent

par des terminaisons ou par des auxiliaires). Classer les entrées d'un dictionnaire malgache par ordre de mots, c'est s'obliger à avoir un article pour le verbe passif (la forme verbale la plus idiomatique, souvent la plus courante), un autre pour le verbe actif, un autre encore pour le circonstanciel, d'autres encore pour les noms verbaux issus de ces différentes formes. Et dans chacun de ces articles, il faudra répéter les mêmes informations, puisque ces « mots » commençant par des initiales différentes ne sont que des déclinaisons grammaticales du même item sémantique. Source de redondance énorme : on doit répéter les mêmes définitions (et si c'est un dictionnaire bilingue, les mêmes traductions) pour trois, quatre, cinq... articles différents. La situation serait un peu la même si dans un dictionnaire français, on s'astreignait à avoir des articles différents, un pour l'entrée *FRAPPER*, un autre pour l'entrée *ÊTRE FRAPPÉ*, un troisième pour l'entrée *EN FRAPPANT*, etc., répétant chaque fois les mêmes informations (et en fait, avec l'organisation du lexique malgache, ce n'est pas trois articles qu'il faudra, mais quatre, cinq, parfois bien plus...).

- 16 Certes, il y a une justification à l'idée de présenter le dictionnaire par mots, comme un dictionnaire français, c'est l'idée de « faire plus simple ». On veut éviter à l'utilisateur les hésitations que peuvent entraîner les complications des formes qui comportent une combinaison phonétique parfois difficile à prévoir entre le préfixe et le début du radical³. Et l'argument n'est pas imaginaire. La difficulté est réelle pour l'apprenant, qui doit savoir qu'il faut chercher *manenjana* « tendre » sous *Henjana*, *manery* « serrer » sous *Tery*, *manesika* « fourrer » sous *Sesika*, etc. La difficulté est surtout grande pour les apprenants étrangers. Le locuteur natif, lui, connaît les passifs correspondants : il sait que « être tendu » se dit *henjanina*, « être serré » *terena*, et « être fourré » *sesehana*... Il est vrai que tous les cas ne sont pas aussi faciles et qu'il arrive même aux locuteurs natifs d'hésiter. Mais la parade a été trouvée depuis longtemps : les dictionnaires comportent des listes de renvois sous la lettre M-, les seuls préfixes qui, en fait, posent de réelles difficultés étant ceux qui commencent par *mam-* ou par *man-*.
- 17 Le principe du classement par mots a cependant été choisi par un dictionnaire très utilisé, celui de Rajemisa-Raolison (1985). C'est, chez cet auteur, au prix d'une organisation assez complexe : sous chaque dérivé, le dictionnaire renvoie vers une entrée principale qui est le radical, et sous ce radical, on trouve l'indication de *tous les « mots »* dérivés qui sont traités dans le dictionnaire. Cela produit une grande redondance, mais on trouve facilement les informations recherchées. Le malheur est que, dans le *Rak.Ankizy*, nous ne trouvons pas cette rigueur qui compensait dans le Rajemisa les inconvénients du principe de classement par mots. Au contraire, on remarque une grande incohérence. Dans un grand nombre de cas, on trouve à leur place alphabétique les verbes actifs, ainsi *manao* « faire », *manaisotra* « enlever », *miresaka* « converser », etc., mais on cherche vainement les verbes passifs correspondants, *atao* « qu'on fait », *esorina* « qu'on enlève », *resahina* « dont on parle », pourtant tous des mots très fréquents... Dans quelques cas, on trouve seulement le passif, mais on cherche vainement l'actif, ainsi il y a *ampirimina* « qu'on range » et *fantenana* « qu'on sélectionne », mais pas *mampirina* « ranger », ni *mifantina* « sélectionner »... Dans certains cas — bonheur ! —, on trouve les deux formes, ainsi *manafatra* « faire porter un message » et *hafarana* « à qui l'on confie un message », *manaja* « respecter » et *hajaina* « qu'on respecte ». Ce devrait être le cas partout. Mais la tendance générale est de donner la préférence aux actifs, qui dominent de loin dans le dictionnaire. Les passifs sont souvent laissés de côté. Cette tendance est évidemment

désastreuse pour le dictionnaire d'une langue qui, d'une manière générale, préfère chaque fois que c'est possible exprimer les choses au passif plutôt qu'à l'actif.

- 18 Le manque d'homogénéité est encore aggravé par le fait que beaucoup de radicaux figurent à leur ordre alphabétique, mais que les renvois aux formes dérivées semblent donnés de manière aléatoire. Ainsi, parmi les exemples donnés ci-dessus, on est avisé à partir de *tao* qu'il existe un passif *atao* (non traité à son ordre alphabétique), mais sous les radicaux *aisotra* et *resaka*, il est même impossible de découvrir l'existence des passifs *esorina* et *resahina* !
- 19 Les passifs, donc, sont souvent négligés, mais les formes circonstancielles sont, quant à elles, systématiquement ignorées. Pourtant, le principe adopté du classement par mots aurait dû amener à les faire figurer à leur ordre alphabétique. C'est ainsi qu'on cherchera vainement des mots comme *iangarana* « qu'on discrimine, vis-à-vis de qui on est partial », ou *ianteherana* « sur qui on peut compter, sur qui on peut faire fond ». Le Rajemisa, cohérent avec son principe du classement par mots, avait des articles pour ces formes, avec de beaux exemples renvoyant à des emplois usuels dans le vocabulaire de la vie politique : *tsy tokony hisy iangarana ny olom-pehezina...*, « il ne devrait pas y avoir de discrimination entre les administrés... », et *ny fanjakana no ianteheran'ny vahoaka* « c'est sur le gouvernement que le peuple peut se reposer ». Impossible de trouver ces mots dans le *Rak.Ankizy*... Il faudra aller chercher sous les formes de verbes actifs *miangatra* et *miantehitra*, pourtant beaucoup moins utilisées. De même, l'enfant curieux de comprendre la vie nationale ne pourra pas trouver un mot aussi important que *ierana* « sur quoi on délibère », mot qu'on rencontre constamment, aussi bien dans les émissions d'informations que dans les discussions entre adultes, avec l'expression *teny ierana* qui désigne le « commun accord » (Rajaonarimanana), l'affaire « qu'on soumet à la délibération » (Malzac), et qui sera ainsi réglée non par la voie de la confrontation, mais par celle du compromis raisonnable... Là aussi, il faudra ici se reporter à l'actif *miera*, bien moins idiomatique dans ce contexte.
- 20 Au fond, c'est toujours le même biais que celui qui avait amené à abandonner le classement par racines au profit du classement par mots : les auteurs ont tendance à calquer la manière de penser française. C'est en français que les actions s'expriment de préférence par des verbes actifs... et les dictionnaires français tout naturellement présentent les verbes sous leurs formes actives. Transposer cela en malgache au point de faire l'impasse sur les formes passives, si fréquentes, et sur les circonstanciels, qui fournissent souvent les expressions les plus idiomatiques, c'est trahir le fait que le dictionnaire malgache a été pensé... en français.
- 21 Ce biais franco-centrique est-il inconscient ? Ou bien l'idée sous-jacente est-elle que « pour que ce soit moderne, il faut que ce soit comme en français » ? Mais en tout cas, le résultat est bien fâcheux : l'utilisateur du dictionnaire ne peut jamais deviner à coup sûr où il va trouver l'information. Pour certains mots, c'est sous la forme de l'actif, pour d'autres, c'est sous la forme du passif, pour d'autres encore, c'est sous les deux. Confusion et perte de temps garanties.

Le choix des entrées retenues

- 22 Les auteurs annoncent un dictionnaire d'environ 10 000 entrées. Mais nous venons de voir que beaucoup de ces entrées sont en fait des doublons grammaticaux reprenant des formes du même terme avec des affixes différents. D'autre part, les auteurs ont

souvent décidé de diviser ce qui dans les anciens dictionnaires constituait une seule entrée. C'est le cas en particulier de mots qui sont étymologiquement reliés, mais qui ont acquis dans la langue des sens suffisamment différents pour qu'on puisse les considérer comme des *homonymes*, plutôt que comme des *sens différents* du même mot. Ainsi, le *Rak.Ankizy* distingue-t-il *mamaky*¹ « lire » et *mamaky*² « casser », que les anciens dictionnaires traitaient dans le même article. Parfois, ce qui était considéré traditionnellement comme un seul mot est ici réparti en trois homonymes indépendants, comme *mandika*¹ « franchir », distingué de *mandika*² « copier » et de *mandika*³ « traduire ». C'est aussi le cas, par exemple, de noms comme *kininina*¹ « eucalyptus » et *kininina*² « quinine, nivaquine ». Cette solution est appliquée assez systématiquement à de nombreux termes et elle semble pédagogiquement très heureuse.

- 23 De même, de nombreux termes composés, traditionnellement rangés sous leur premier élément, font ici l'objet d'articles indépendants, comme *antsipika* « canif » (autrefois toujours sous *antsy* « couteau »), ou *siramamy* « sucre » (autrefois classé sous *sira* « sel »), etc. Dans la mesure où ces termes ont effectivement un sens synthétique qui ne dépend plus directement de leur composition étymologique (le canif était le « couteau qui claque », et le sucre était le « sel doux »), cette réorganisation paraît, elle aussi, bien justifiée. Parfois, elle est poussée sans doute un peu trop loin, comme dans le cas de *siramamy gasy* « sucre artisanal », traité comme une entrée séparée de *siramamy* « sucre », comme s'il s'agissait de deux notions indépendantes. Dans ce cas particulier, on saisit la raison de cette division par les exemples choisis : dans *asio siramamy ny kafe...*, « mettez du sucre dans le café... », on voit le sucre, une chose ordinaire de la vie quotidienne, tandis que dans *ataon'ny olona fanafody ny siramamy gasy*, « les gens utilisent le sucre artisanal comme remède », on montre le sucre artisanal, produit unique, doté de propriétés attachées à sa qualité *gasy* (il est non seulement « artisanal », mais aussi « local, authentique »). Est-ce que cela suffisait à justifier un article distinct dans le dictionnaire ? On peut hésiter. Dans beaucoup de cas, il n'est pas évident de décider si une expression est suffisamment autonome pour constituer un « mot composé ». En tout cas, ici, les auteurs ont eu raison d'introduire cette expression, très usuelle, et qui était absente des autres dictionnaires courants.
- 24 Au total, la quantité de données fournies par le *Rak.Ankizy* est nettement moindre que celle des dictionnaires présents sur le marché⁴. On ne doit surtout pas reprocher au *Rak.Ankizy* cette moindre ampleur : elle est parfaitement justifiée pour un ouvrage qui affiche une ambition d'abord pédagogique. Au contraire, comme nous l'avons dit en commençant, on est plutôt étonné de rencontrer encore des termes qui ne sont guère usuels et qui viennent sans doute des anciens dictionnaires. (Dit-on vraiment souvent *andrianjahonoany* pour « représentant, délégué » ?)
- 25 Mais ce qui est beaucoup plus gênant, c'est que, par ailleurs, il manque une foule de mots usuels, y compris des mots du vocabulaire de base. Comment comprendre qu'un dictionnaire ne donne pas *may* « brûlé » ? (On a seulement les dérivés *mahamay* « causer une brûlure, un incendie », et *mamay* « chaud, brûlant », dont on se demande d'ailleurs s'il ne devrait pas être considéré comme le même que le précédent, sous une graphie relâchée...). Pourquoi ne trouve-t-on pas *maty* « mort » ? (Pourtant, on apprend sous *faty* que *ho faty* est le futur irrégulier de *maty*...) Et pourquoi faire l'impasse sur *mahery* « fort, courageux » ? (Il reste introuvable, même si on se reporte au radical *hery*

- « force », mais on trouve le dérivé *fankaherezana* « encouragement », d'emploi bien plus particulier.)
- 26 Parfois, ces manques se manifestent par séries, ce qui laisse penser que des pages entières ou un cahier entier ont été oubliés au moment de la saisie ou de la mise en page définitive. Ainsi on saute directement de *menomenona* « plainte répétée » (fin de la p. 403) à *metaly* « métal » (début de la p. 404), laissant de côté des mots aussi importants que *merana* (un nom d'arbre, alors que beaucoup d'autres arbres sont cités), *merika* (« brumeux »), *Merina* (une des principales ethnies malgaches), *merona* (« noir de crasse »), *Mesia* (« Messie », cité dans un exemple), *meso* (mot dialectal pour « couteau » alors que de nombreux termes dialectaux moins usuels sont cités).
- 27 Une autre grosse lacune : on passe directement de *mifanjevo* « s'emmêler » (fin de la p. 416) à *migadona* « marcher au pas » (début de la p. 417), si bien que manquent des mots aussi importants que *mifanohitra* « être contraire », *mifanta* « jurer », *mifantina* « choisir », *mifaoka* « rafler », *mifarana* « être terminé », *mifatotra* « être attaché », *mifona* « demander pardon », etc., tous mots très usuels et qui, pour la plupart, sont utilisés à un endroit ou à l'autre du dictionnaire dans une définition ou dans un exemple !
- 28 D'autres manques se révèlent si on essaye de retrouver dans les entrées les mots qui sont employés ailleurs dans le dictionnaire, c'est-à-dire dans les définitions et dans les exemples. Dans beaucoup de cas, le test révèle que les auteurs n'ont pas vérifié : les mots qu'ils emploient dans leurs phrases ne sont définis nulle part ! Ainsi, on cherchera vainement *antoko* « groupe, parti », qui est pourtant utilisé plusieurs fois (dans l'article *sôsialista* et dans les articles concernant les religions). On ne trouvera pas non plus *malaso* « brigand » (qui est cité dans l'article *zandary*), ni *finday* « téléphone portable » (qui est employé dans les phrases données sous *vonoina* « qu'on éteint » et sous *fahana* « recharge »), etc. Le défaut est récurrent. Même dans la première phrase de la présentation, sur la 4^e page de couverture, on en trouve un cas : *Ity rakibolana ity dia natokana ho an'ny ankizy...*, « Ce dictionnaire est dédié aux enfants... ». Mais le mot *atokana* « réservé, consacré, dédié » est introuvable à sa place alphabétique et n'est pas non plus mentionné sous son radical *tokana*...
- 29 Ces défauts sont d'autant plus regrettables que les auteurs ont fait preuve par ailleurs d'originalité et d'adaptation aux évolutions récentes de la langue en introduisant des mots qui étaient absents des anciens dictionnaires. Il peut s'agir d'emprunts devenus usuels (*diabeta* « diabète », *kadasitra* « cadastre »), ou de néologismes récemment apparus comme *kalitao* « qualité » [d'un produit], « normalisation [d'une fabrication] », ou encore *fozaorana*, nom donné à une espèce d'écrevisse introduite ces dernières années et qui est devenue envahissante et nuisible à l'environnement. (Mais ici, on regrette que le dictionnaire ne donne que le sens propre et non l'emploi figuré, qui convoie l'idée de quelque chose qui est à la fois bon marché et particulièrement laid...)
- 30 Il peut s'agir encore de mots anciens qui ont acquis récemment des acceptions ou des nuances nouvelles. Nous notons ainsi avec intérêt l'apparition de *roso* avec le sens de « décidé de partir, de continuer », expliqué par l'exemple *roso ka tsy mimpody intsony*, « on a décidé de partir, alors on ne revient pas en arrière », une phrase en effet bien dans l'air du temps. (Mais on se demande s'il n'aurait pas fallu garder aussi le sens simple de *roso* « parti en avant », qui était donné par les anciens dictionnaires. Et on regrette qu'aucun renvoi ne permette de faire le lien entre ce mot et les dérivés *fandrosoana* « progrès » et *fampandrosoana* « développement ».)

- 31 Suivant en cela l'exemple qui avait été donné par le *Dictionnaire du malgache contemporain* de Rajaonarimanana, les rédacteurs ont choisi de mentionner un assez grand nombre de mots familiers ou argotiques. Ce choix est tout à fait justifié quand il s'agit de mots qui sont devenus courants. (Pour les mots qui restent limités à un emploi dans l'argot spécial des jeunes, on se reportera au dictionnaire de Sambo, 2001.) L'indication d'usage figure en général dans le texte même de la définition, ainsi *daba* est expliqué : *anarana iantsoan'ny zaza sy ny tanora ny fiara* « nom que les enfants et les jeunes donnent à la voiture » ; et pour *kaly* nous avons : *fitenin-jatovo, sakafo* « mot des jeunes, nourriture ». Mais les traductions données sont celles du mot du niveau de langue plus relevé : « automobile » et « nourriture ». Il aurait fallu donner une traduction sur le registre correspondant en français, soit ici « bagnole » et « bouffe ». Dans d'autres cas, le mot est donné sans aucune indication permettant de connaître le registre spécial auquel il appartient. Ainsi *palana* est donné sans aucune indication, et la traduction « que l'on frappe, que l'on critique » ne permet pas de reconnaître que les emplois sont plus proches du français « être cogné, baisé, couillonné ». Dans quelques cas, cette omission pourrait mener à des impairs graves (on verra plus loin ce qui est dit des emplois d'un mot signifiant « nègre, négro »).

La définition, le choix des exemples et la traduction

- 32 On a vu que l'organisation interne des articles du *Rak.Ankizy* comporte trois éléments qui, tous trois, contribuent à fournir des informations sur le mot traité : la définition, l'exemple et la traduction en français. Cette disposition, déjà illustrée plus haut, fait de l'ouvrage un compromis entre un dictionnaire monolingue et un dictionnaire bilingue. Elle paraît très heureuse, permettant pour chaque mot, de dire beaucoup de choses, tout en restant dans un volume assez modeste.
- 33 La définition est un exercice délicat, surtout pour les mots assez généraux, souvent polysémiques, qui sont aussi les plus fréquents dans le discours. Dans ce domaine, les rédacteurs du *Rak.Ankizy* ont souvent fait preuve d'originalité et n'ont pas craint de s'opposer à Rajemisa-Raolison (qui était le seul modèle disponible, puisque les autres dictionnaires courants, bilingues, donnaient des traductions, non des définitions).
- 34 Des comparaisons systématiques seraient instructives, mais on ne peut donner ici pour des raisons de place que quelques exemples. Pour le mot *foko* (qui est traduit « tribu, ethnie, clan »), la définition donnée est : *fitambaran'ny olona miray tantara sy fomban-drazana*, « ensemble de personnes qui ont une histoire et des coutumes ancestrales communes ». On note que cette définition est tout à fait différente, et même opposée, à celle que donnait le Rajemisa : *fiaviana nisehoana, firazanana*, « origine d'où [quelque chose] est apparu, ancestralité », *ny fitambaran'ny olona iray fiaviana*, « l'ensemble des personnes de même origine ». Bien que répartie en deux sections, la définition du Rajemisa ne reconnaissait à l'ethnie qu'un seul trait définitoire : l'origine. Celle du *Rak.Ankizy* n'efface pas la référence au passé (présente deux fois : l'histoire *tantara*, les ancêtres *razana*), mais elle la complète par des caractères actuels (les coutumes *fomba*). L'exemple qui suit donne une précision ethnographique : *Zafiraminia no firazan'ny mpanjakan'ny foko antambahoaka*, « l'ancestralité, ou : le groupe ancestral des rois de l'ethnie antambahoaka est Zafiraminia ». Cet exemple est intéressant parce qu'il attire l'attention du lecteur sur un terme voisin de *foko*, mais qui s'en sépare par une nuance. On réussit ainsi à mettre en contexte les deux termes voisins qui désignent l'ethnie

(foko) et le groupe d'origine ancestral (*firazanana*). On pourrait certainement discuter ces éléments. Mais, pour un article tenant en cinq lignes, on doit admettre que le rédacteur a réussi à donner une bonne information.

- 35 Le fait qu'un mot est un emprunt récent n'en rend pas forcément la définition plus facile. On peut s'en rendre compte avec le mot *mariazy* dont l'étymologie est évidemment le français *mariage*. La définition est : *fifanekena hivady araka ny lalàm-panjakana na/sy fiangonana*, « engagement mutuel de devenir conjoints suivant la loi de l'État et/ou de l'Église ». Il est clair (bien que ce ne soit pas explicitement mentionné) que cette définition oppose *mariazy* à l'autre terme malgache pour « mariage », *fanambadiana*, qui considère l'institution conjugale en général, sans relation particulière ni à l'État ni à l'Église, et qui s'applique par conséquent aussi aux mariages conclus selon la coutume. Le Rajemisa avait déjà mis en évidence ce sens particulier de l'emprunt *mariazy* puisqu'il disait : *faneken'ny lehilahy sy vehivavy hivady marina eo anatrehan'ny fanjakana sy ny fiangonana* « engagement de l'homme et de la femme à être véritablement conjoints par-devant l'État et l'Église ». On pourrait discuter les nuances, intéressantes, qui séparent ces deux définitions, mais cela dépasserait le cadre de notre compte rendu ; on note en tout cas que la distinction de base reste la même. Mais le *Rak.Ankizy* a pensé à ajouter encore deux acceptions nouvelles de *mariazy*, que les autres dictionnaires ne donnaient pas : le mot s'emploie aussi pour parler du moment où le contrat est conclu (« le jour du mariage »), et des acteurs eux-mêmes avec tous ceux qui assistent au rituel (« le cortège » de mariage).
- 36 Malheureusement, tous les articles ne sont pas aussi réussis. La définition est parfois incomplète, si bien qu'elle donne de l'emploi du mot une description biaisée. On en donnera un seul exemple : le mot *fiangarana* est glosé comme « la partialité qui amène à avantager une personne ou plusieurs ». Cette définition est probablement inspirée de Malzac, qui ne donnait en effet que des exemples allant dans ce sens. Mais dans l'usage actuel, le mot est employé au moins aussi souvent en sens inverse, pour parler de la partialité exercée contre quelqu'un. C'est le sens qui apparaît dans l'expression *iangaran'ny vintana* « défavorisé par le destin », si souvent rencontrée aujourd'hui dans le discours officiel et dans les journaux (par exemple : *mila tohanana ireo sahirana, indrindra ireo niangaran'ny vintana ka tsy mba afaka miaina toy ny olona rehetra...*, « on doit soutenir les nécessiteux, et surtout ceux qui ont été défavorisés par le destin et qui ne peuvent pas mener la même vie que tout le monde... » ; on veut parler de personnes handicapées ou victimes de l'exclusion). Évidemment, le choix de considérer de préférence le verbe actif (*miangatra*) et le substantif (*fiangarana*) ne facilitait pas l'accès à l'expression la plus usuelle (qui est construite avec le circonstanciel, *iangarana*).
- 37 Il y aurait beaucoup à dire aussi sur les traductions françaises. Dans le *Rak.Ankizy*, elles viennent, comme nous l'avons vu, après les définitions et les exemples. Elles constituent donc un élément complémentaire qui ne peut pas être trop long. On ne reprochera donc pas aux rédacteurs de n'avoir pas donné des traductions aussi nombreuses et aussi détaillées que celles qu'on peut trouver dans les anciens dictionnaires. Ce n'était pas le but de l'ouvrage. Chaque fois que c'était possible, les rédacteurs ont cherché à limiter les traductions à un seul terme : *mpanjifa* « un consommateur », *voninkazo* « une fleur » ; la traduction est présentée systématiquement — quand il s'agit d'un nom — avec l'article, ce qui permet à l'apprenant de reconnaître aussitôt le genre grammatical de ce nom en français ; le procédé peut paraître un peu artificiel, mais il a l'avantage d'être très pédagogique.

- 38 L'écueil est que, parfois, les traductions données ne coïncident pas parfaitement avec ce qui est indiqué dans les définitions et les exemples. On relève parfois des erreurs ; ainsi *mamody* est donné avec pour traduction « tuberculeux », un terme qui en français courant ne peut se rapporter qu'aux malades de la tuberculose ou aux symptômes de la tuberculose ; il est fâcheux que les jeunes apprenants malgaches soient ainsi mal aiguillés ; en effet, le mot malgache signifie « avoir des tubercules, produire des tubercules » en parlant d'une plante (traduction qui était bien donnée par les anciens dictionnaires). Plus souvent, il ne s'agit pas d'erreurs, mais de raccourcis dans lesquels une information a été négligée. Quelquefois, la difficulté vient de ce qu'on a voulu introduire un emploi nouveau, mais que la traduction est restée celle qu'on trouvait dans les anciens dictionnaires. C'est ce qui s'est passé avec l'adjectif *makafoka* : il est donné avec un sens récent (familier), qui est « avoir la langue pâteuse après un excès d'alcool, avoir la gueule de bois », et c'est ce qui inspire l'exemple *makafoky ny toaka ny vavany*, litt. « il a la bouche *makafoka* à cause de l'alcool ». Mais la traduction française ne correspond pas du tout, puisque c'est « insipide ». Cette traduction se rapporte à un autre emploi, plus ancien, qu'on trouve dans les livres.
- 39 Il arrive que ces omissions ou ces confusions touchent des mots importants. Pour le mot *tanana*, la définition est juste (« le membre supérieur des humains et des animaux... »), et elle est confirmée par une illustration bien claire⁵ qui représente le bras depuis l'épaule jusqu'aux doigts. Mais pourquoi alors la traduction française est-elle seulement « main » ? Il fallait ajouter aussi « bras ». Une personne qui est *tapa-tanana* ne s'est pas cassé la main, elle s'est cassé le bras, ou on lui a coupé un bras.
- 40 *Hitsahina*, verbe passif, reçoit deux traductions : « sur quoi on marche, qu'on foule aux pieds » (après un exemple qui parle de marcher sur l'herbe), et « qu'on viole ». Mais cette dernière traduction vient après un exemple qui dit : *nohitsahiny ny vadiny ka nangataka fisarahana*, litt. « il a *hitsahina* sa femme et elle a demandé le divorce ». L'apprenant pourrait comprendre que la femme a demandé le divorce pour le motif qu'elle a été violée par son mari. Ce serait évidemment un contresens : la phrase veut dire que le mari a commis l'adultère ! En fait, comme l'explication en malgache qui précède est exacte, l'apprenant risque d'en déduire que le verbe français *violier* peut s'employer au sens de « commettre l'adultère ». Confusion très inquiétante.
- 41 On a mentionné déjà à plusieurs reprises les exemples qui accompagnent les définitions. Quand ils sont bien choisis, ils sont précieux parce que, grâce à eux, on peut introduire des précisions de contexte, sans allonger trop la définition. Ainsi, pour l'article *vazaha*, nous avons une définition assez objective, mais nuancée : *vahiny fotsy hoditra, indrindra fa ny tandrefana*, « étranger blanc de peau, surtout les occidentaux », et une traduction française : « un étranger, un Européen ». L'ajout d'un exemple permet, en outre, de signaler quelque chose sur les valorisations de la notion dans la société : *mahasarika ny Malagasy tokoa ny fitaovana vita vazaha*, « le matériel de fabrication *vazaha* est très attractif pour les Malgaches ».
- 42 Sous l'entrée *kininina*², on trouve une définition qui détaille bien tous les éléments pertinents du sens : « médicament présenté en petites pilules blanches, pour lutter contre la fièvre (*tazo*), bien connu pour son goût très amer » ; et si on se reporte à l'article *tazo*, on apprend que la sorte de fièvre dont il est question est celle qui est transmise par les piqûres des moustiques. Les deux traductions sont bonnes aussi : « la quinine, la nivaquine ». Et l'exemple ajoute une précision intéressante pour le contexte social et historique : *tsy maintsy mihinana kininina telo isan-kerinandro any am-pianarana*

taloha ny mpianatra, « à l'école autrefois les élèves devaient prendre trois comprimés de nivaquine chaque semaine ».

- 43 On aura noté que les exemples sont des petites phrases *forgées* par les rédacteurs du dictionnaire. L'avantage de ce procédé est que les contextes sont le plus souvent tout à fait contemporains, correspondant à des situations qui sont venues spontanément à l'esprit des auteurs ; c'est sans doute plus vivant que si les exemples venaient du dépouillement d'un corpus de textes choisis à l'avance⁶. Mais quelquefois, on soupçonne que les exemples ont été pris sans trop penser aux besoins de l'apprentissage des lecteurs, dont on se souvient qu'ils sont théoriquement des enfants. Nous relevons par exemple (dans l'article *fidihihina*) cet énoncé : *mahatalanjona ny fidihihina'ny mpilatro* « la démarche affectée [ou : orgueilleuse ?] des mannequins est bien étonnante ». Effectivement, le mot *mpilatro* est connu de certains milieux pour traduire « mannequin, *cover-girl* ». Mais il n'est pas très commun et on ne le trouve pas dans le dictionnaire, ni à son ordre alphabétique, ni au radical (d'ailleurs, pour nous-mêmes, le radical sur lequel est construit ce néologisme n'est pas bien évident). On peut douter qu'un tel exemple soit vraiment éclairant pour le lecteur.
- 44 Ainsi, la décision de travailler avec des exemples fabriqués implique un sérieux risque, qui est de laisser dans le choix de ces exemples une grande part à la mentalité des rédacteurs, à leurs préoccupations personnelles et sociales... On va voir que de ce point de vue, le dictionnaire peut se trouver révélateur d'orientations qui ne sont pas forcément anodines. C'est l'objet d'une discussion que nous aborderons un peu plus loin.

L'attention à l'environnement : noms d'animaux et de végétaux

- 45 L'intérêt pour la protection de la nature et la nécessité affirmée actuellement de faire passer dans l'éducation de la jeunesse les notions d'environnement et de développement durable expliquent certainement le nombre relativement élevé d'articles consacrés aux plantes et aux animaux de Madagascar. En principe, il n'y a qu'à s'en féliciter.
- 46 Mais, malheureusement, il est souvent évident que les articles du *Rak.Ankizy* ont été pensés en français et que les termes ont été traduits avec des erreurs qui témoignent d'une mauvaise connaissance du sujet. Il aurait été souhaitable de se reporter aux nombreuses publications disponibles sur les noms de plantes et d'animaux.
- 47 Commençons par les animaux. Sous le nom *sokatra*, on trouve une définition qui se traduit : « animal rampant, caractérisé par une carapace qui recouvre le dos et le ventre ». Rien à dire, d'autant qu'une photographie montre en effet la tortue terrestre *Testudo radiata*, bien connue dans le sud de Madagascar, et que l'exemple reprend une information ethnographique dont tout le monde a entendu parler : « les Antandroy et les Mahafaly ont l'interdit du *sokatra* ». Mais les choses se gâtent avec l'article *fano* qui donne la définition *soka-dranomasina vaventy*, mot à mot : « gros *sokatra* de mer ». C'est une traduction littérale du français *tortue de mer*. On a simplement oublié qu'en malgache, les noms *sokatra* (l'animal terrestre) et *fano* (l'animal marin, qui ne rampe point, mais nage avec rapidité) désignent deux animaux différents, et qu'il est à peu près aussi pertinent d'appeler en malgache le *fano* un « *sokatra-de-mer* » qu'il le serait en français d'appeler l'anguille une « *vipère-de-rivière* » !

- 48 Plus grave encore est la confusion que risquent d'introduire les articles sur les lémuriens. On y trouve des définitions circulaires. Sous *varika* : « un *gidro* qu'on trouve dans les forêts... » ; et sous *gidro* : « une espèce de bête qui est appelée *varika*... », avec de plus un dessin qui semble bien représenter non pas un *varika* ni un *gidro*, mais un *maky*... (Et d'ailleurs, il n'y a pas d'article pour le mot *maky*.) Sous le nom *babakoto*, on trouve encore : « le plus gros des *gidro*... ». La clé de ces confusions semble bien être ici aussi qu'on a pensé en français. Tous ces animaux sont classés dans le sous-ordre des Lémuriens et on a pris le mot malgache *gidro* comme une traduction du français *lémurien*. Cela explique pourquoi sous *aiay*, on trouve encore un article qui définit cet animal comme « un petit *gidro* qui est dans les forêts... ». En malgache pourtant, tous ces noms représentent des espèces différentes.
- 49 Serait-il si difficile de suivre un manuel et d'apprendre aux enfants à distinguer au moins les principales espèces de lémuriens, celles que les agences de voyages popularisent auprès de tant de visiteurs étrangers ? Pourquoi les enfants malgaches seraient-ils les seuls à ne pas reconnaître l'*Eulemur macaco* du nord, femelle rousse et mâle noir qui s'appelle en malgache *ankomba* (ce mot manque), l'*Eulemur mongoz* gris-brun, de l'ouest qui est le *gidro*, l'*Eulemur fulvus* roux, de l'est et de l'ouest qui est le *varika*, le *Lemur catta* du sud, si reconnaissable à sa queue annelée, qui est le *maky*, et le *Propithecus verreauxii* blanc, du sud qui est le *sifaka*, et le *Indri indri*, grand noir et blanc à toute petite queue qui est le *babakoto* ? Et à ne pas les mélanger avec le *Daubentonia madagascariensis*, si caractéristique avec ses grandes oreilles, ses yeux globuleux, ses deux doigts démesurément allongés, qui est appelé *aiay* (ou *haihay*) ?
- 50 On peut encore relever que sous *voay*, on voit répétée la traduction par « caïman », erreur entonnée pendant des générations par l'école coloniale aux élèves malgaches. On sait que le caïman est un reptile d'Amérique, inconnu à Madagascar. Déjà Decary protestait contre cette lourde impropriété dans sa *Faune malgache* (1950). Mais rien n'est plus difficile à déraciner qu'une routine scolaire.
- 51 Passons maintenant aux végétaux. Le *Rak.Ankizy* mentionne un certain nombre de plantes, avec souvent des détails intéressants qui donnent une description de l'apparence de la plante et des indications sur les usages qu'on en fait. On apprend ainsi que le *kidiadiamborona*, une petite herbe aux feuilles à trois folioles, est utilisée pour nettoyer les bijoux. Quelquefois, ce sont les usages dans la pharmacopée traditionnelle qui ont attiré l'attention, comme pour le *tsimpimpihina*, une autre herbe qu'on emploie pour masser les personnes qui ont des foulures. Le choix est bien sûr arbitraire : il y a des centaines de noms de plantes. Mais celles que les rédacteurs ont retenues sont effectivement des plantes dont on peut entendre le nom dans la vie quotidienne, même si l'on n'a pas de contacts spéciaux avec les rebouteux et les guérisseurs. Dans ces cas, les rédacteurs ont évité, certainement à dessein, de donner une traduction française précise, se contentant d'expressions comme « une sorte d'herbe » ou « une plante médicinale ». C'est prudent. En effet, la seule traduction correcte possible obligerait à entrer dans les termes scientifiques en latin, ce qu'on peut considérer comme déplacé dans un dictionnaire s'adressant d'abord aux enfants.
- 52 Malheureusement, cette prudence n'a pas été partout respectée. Et on peut relever quelques grosses bourdes, comme la traduction de *hetatra* (un nom d'arbre) par le français « hêtre ». Le *hetatra* est une espèce endémique de Madagascar, pour les botanistes *Podocarpus madagascariensis* Baker. La famille à laquelle il appartient, les Podocarpacees, est voisine des Taxacées (la famille des ifs), c'est-à-dire que c'est un

conifère. C'est dire aussi qu'il n'a évidemment rien à voir avec le hêtre d'Europe (*Fagus sylvatica* L., de la famille des Fagacées), qui est un feuillu... Difficile d'imaginer quelque chose de plus différent d'un conifère ! La confusion n'est pas seulement gênante. Il se trouve que, précisément, en cette année 2010, le *hetatra*, dont le bois est recherché, mais qui a été déclaré espèce menacée, fait l'objet d'un programme officiel qui tente d'organiser sa culture, pour en éviter la surexploitation. Dans un ouvrage à but pédagogique, la confusion de cet arbre avec une des espèces européennes les plus banales, souvent et facilement plantées, rend impossible de comprendre la raison des programmes de protection des espèces menacées.

- 53 D'autres confusions sont sans doute moins catastrophiques, mais révèlent le même défaut. Ainsi, pour les « baobabs », dont on sait qu'il existe à Madagascar plusieurs espèces, le *Rak.Ankizy* ne donne pas les noms malgaches les plus courants (qui sont *reniala* et *za*), mais seulement la malgachisation du mot français : *baobaba* ! C'est du malgache de (mauvais) guide pour touristes, ce n'est pas ce qu'on devrait apprendre aux élèves... Un peu plus subtil, mais fâcheux aussi, est le mélange que montre le dictionnaire sous *kesika*. On apprend que ce mot désigne une espèce d'arbre. Mais cet arbre est défini comme « bois de sapin », ce qui est une erreur, puisque ce ne sont pas les sapins (arbres de l'hémisphère nord, du genre *Abies*) qui ont été introduits et cultivés à Madagascar, mais bien les pins (arbres du genre *Pinus*). Il est vrai que la confusion est fréquente⁷, et on peut même dire que l'emploi de *sapin* pour *pin* serait un trait du « français de Madagascar ». Mais un ouvrage destiné à la jeunesse d'âge scolaire devrait fournir des informations exactes en français standard.
- 54 Une autre belle bourde se trouve à l'article *balisama*. La plante est bien décrite : « espèce de plante très parfumée, aux feuilles épaisses et comme gonflées d'eau, velues, et qu'on emploie souvent comme remède ». Mais les choses se gâtent avec la traduction française proposée, qui est ici : « balsamine ». Le rédacteur s'est laissé simplement guider par une similitude phonétique. Mais le *balisama* malgache est une Lamiacée, *Coleus aromaticus* Benth. (et son nom malgache dérive de l'anglais *balsam* « baume », une allusion à ses usages comme remède). Il n'a vraiment rien à voir avec la *balsamine* ou *impatiente*, aussi appelée *ne-me-touchez-pas*, cette jolie fleur des jardins facilement reconnaissable à l'irritabilité de son fruit qui, à maturité, éclate dès qu'on le touche et projette au loin ses petites graines. Le plus beau est que la *balsamine* existe effectivement dans les jardins à Madagascar (c'est *Impatiens noli-tangere* L. et *Impatiens balsamina* L., Balsaminacées). Elle y a été introduite de longue date comme plante décorative et les horticulteurs la connaissent bien sous le nom malgache de *benjamina*, déjà attesté du temps de Richardson et de Malzac.
- 55 Restons-en là. Une nouvelle édition du *Rak.Ankizy* demandera une sérieuse relecture par un professeur de sciences naturelles.

Contextes sociaux : les représentations de l'ethnie, de la religion, du genre

- 56 Après les représentations concernant l'environnement naturel, passons maintenant aux images de la société humaine que donne le dictionnaire. On sait que les manuels scolaires ont souvent été accusés de contribuer à la formation des préjugés ethniques, religieux ou sexistes. Un dictionnaire, que ses lecteurs considèrent souvent comme un outil normatif (on va vérifier « ce que dit le dictionnaire » pour être sûr de ne pas se

tromper...), doit être particulièrement prudent dans ces domaines, à plus forte raison s'il est expressément destiné à la jeunesse.

- 57 Dans l'ensemble, les rédacteurs semblent avoir cherché à éviter les stéréotypes ethniques dévalorisants. Il y a cependant des articles qui laissent transparaître des préjugés, non pas directement agressifs, mais dus plutôt à des confusions ou à des erreurs. Cela n'en est pas moins gênant. Il y a ainsi un article *masombika* qui donne la définition suivante : *foko iray avy tany Mozambika tafaharo tamin'ny Malagasy*, « groupe ethnique venu du Mozambique, qui s'est trouvé mélangé avec les Malgaches ». On sait que c'est par une loi de 1877 que déjà la reine de Madagascar avait affirmé l'intégration aux sujets de son royaume des anciens esclaves amenés d'Afrique de l'Est par la traite. Pour le rédacteur pourtant, leurs descendants ne sont donc pas vraiment des Malgaches, mais restent toujours des allogènes qui sont simplement « mélangés » aux Malgaches... Maladresse de rédaction ? Elle est en tout cas confirmée par ce que dit l'exemple choisi pour illustrer cet article : *hita ihany ny maha-Afrikanina ny Masombika*, « on voit toujours les traits africains du Masombika ». La phrase trahit le désarroi du rédacteur, qui trouve difficile d'imaginer qu'on puisse être à la fois « africain » et « malgache ».
- 58 Le préjugé est confirmé par la curieuse confusion qu'on trouve sous l'entrée *makoa* (un autre ethnonyme, qui est synonyme de *masombika*). On y lit en effet : *mbola miaina amin'ny fiotazana ny sasany amin'ny Makoa* ; ce qui se traduit : « certains parmi les Makoa vivent encore de la cueillette ». Rien dans l'ethnographie de Madagascar n'a jamais relié les Makoa au mode de vie de la cueillette. En fait, le rédacteur a simplement fait une confusion avec un autre nom ethnique, *Mikea*, qui est, lui, effectivement attaché au mode de vie de chasseurs-cueilleurs. On peut soupçonner que ce qui a entraîné la confusion, c'est l'idée naïve que tout ce qui est « africain » doit être plus ou moins primitif... donc ceux qui ont des origines africaines peuvent bien vivre de la cueillette ! (Et naturellement, il n'y a pas d'article pour le mot *Mikea*, qui désigne un sous-groupe des Sakalava.)
- 59 La prévention à l'égard des Africains se manifeste aussi à l'entrée *gena*. La définition dit : « désigne les hommes de race noire, africains » ; et elle est accompagnée d'un exemple : « les *gena* viennent aujourd'hui renforcer le nombre des commerçants chez nous ». Mais rien n'indique au lecteur que ce mot, de formation argotique, est un terme très méprisant, et même injurieux, l'équivalent du français « nègre, négro ». Il faut, pour le comprendre, se reporter au dictionnaire d'argot malgache de Sambo 2001, qui l'explique comme verlan de *nega*, lui-même troncature de *senegaly*, le terme dépréciatif qui a été appliqué à l'époque coloniale aux tirailleurs sénégalais. Le *Rak.Ankizy* donne le mot sans prévenir nullement les usagers de ces valeurs négatives.
- 60 Un autre article se rapporte à une minorité ethnique, c'est *karàna*. Le mot est traduit « indien » et défini : *... avy any India na Pakistana tonga monina sy miasa eto Madagasikara efa hatramin'ny fotoana ela*, « ... venus de l'Inde ou du Pakistan pour habiter et travailler à Madagascar depuis des époques déjà anciennes ». La définition est objective, malgré l'erreur de formulation historique (si les Karàna sont arrivés à des époques anciennes, ils ne peuvent évidemment pas être venus du Pakistan, un État qui est né seulement en 1947 !). L'exemple, *asa tena manavanana ny karàna ny varotra*, « le commerce est le métier où les Karàna sont très habiles », indique la réalité sociologique bien connue de tous : les Karàna sont généralement marchands, sans verser expressément dans le cliché négatif. Mais les choses se gâtent avec l'article *Bory satroka*. Ce mot, qui signifie

« Chapeaux-ronds », est présenté ainsi : « sobriquet par lequel on appelle les Karàna à Madagascar, parce qu'ils portent des coiffures rondes de couleur blanche quand ils vont à la prière ». Et rien ne signale à l'utilisateur du dictionnaire le caractère péjoratif de ce surnom. Plus encore, l'exemple qui suit est peu bienveillant : *eo an tanan'ny Bory satroka ny sehatry ny varotra samihafa eto amintsika...*, « les différents secteurs du commerce sont entre les mains des Chapeaux-ronds chez nous autres... ». On note que le « nous autres » est ici le pronom inclusif *ntsika*, qui indique bien clairement que nous devons rester *entre nous* : il n'est pas envisagé un seul instant qu'une personne de la catégorie stigmatisée puisse être un lecteur du dictionnaire !

- 61 Ces fausses notes ne sont certes pas délibérées ; elles ne font qu'illustrer les préjugés ambiants. Il en va de même avec certaines expressions concernant les religions. Il y a un article *Israely* où ce nom est défini : *firenena jiosy, manamorona ny ranomasina mediterane avy aty atsinanana*, « nation juive, qui borde la mer Méditerranée du côté oriental » ; telle quelle, cette définition se rapporte à l'État moderne d'Israël, mais elle ne permettra pas à l'apprenant de comprendre les emplois très fréquents du mot en malgache, dans des contextes tirés de la Bible, où il s'agit non d'un État actuel, mais d'un peuple antique défini comme la descendance du patriarche Jacob, aussi nommé Israël. Et le dictionnaire lui-même comporte (au moins) un exemple qui fait référence à ce sens biblique : pour expliquer le nom *efitra* (« désert »), l'exemple est *efapolo taona ny zanak'Israely no nivezivezy tany an'efitra*, « pendant quarante ans les enfants d'Israël ont erré dans le désert ». On n'a donc pas réussi à distinguer les deux sens, pourtant bien différents, du nom *Israely*.
- 62 On a vu que le mot *jiosy* est employé dans la première référence à *Israely*. Malheureusement, par une incohérence dont nous avons vu qu'elle est fréquente, il n'y a pas d'article *jiosy* dans le dictionnaire. Mais le mot est employé à nouveau (avec une majuscule cette fois) dans l'article *Kristy*. On y trouve en effet un énoncé qui sert d'exemple : *ny Jiosy dia tsy mino an'i Kristy ho Mesia*, « les Juifs ne croient pas que le Christ est le Messie ». Indépendamment de sa validité théologique (*Christ* et *Messie* étant des synonymes, il aurait fallu dire plutôt : ne croient pas que *Jésus* est le Messie), la phrase semble bien un peu partielle ! Si on doit souligner qu'ils ne le croient pas, serait-ce donc que les juifs sont les seuls à ne pas vouloir admettre ce qui pour tous autres serait une vérité ? C'est bien en fait ce que semble supposer la définition qui précède : *Kristy. Ilay zanak'Andriamanitra tonga olombelona nambaran'ny tantaram-pamonjena ao amin'ny Baiboly*, « Christ. Le fils de Dieu devenu homme qu'a révélé l'histoire du salut dans la Bible ». Le fait que ni les musulmans, ni les hindouistes, ni bien d'autres à travers le monde ne reçoivent cette histoire comme « l'histoire du salut » n'a apparemment pas effleuré l'esprit du rédacteur. Seuls les juifs... Le dictionnaire trahit bien ici une sorte de christiano-centrisme.
- 63 Ce biais se retrouve dans un autre exemple intéressant : *mbola ahitana olona manompo sampy eto Madagasikara*, « on peut encore trouver à Madagascar des gens qui adorent les idoles » (dans l'article *manompo*). Les cultes traditionnels sont donc présentés (comme dans le prosélytisme des mouvements chrétiens les plus radicaux) comme adoration des idoles. Et l'emploi d'un *encore* montre bien que, selon la pensée du locuteur, ce n'est qu'une question de temps : ce culte des idoles qui subsiste *encore* finira un jour par s'effacer devant la vraie religion... Pour être juste, il faut signaler que cette attitude n'est pas répandue également dans tout l'ouvrage. On trouve aussi des articles où les

faits concernant les cultes traditionnels sont présentés avec objectivité (ainsi les articles *doany*¹ et *sampy*). Il ne s'agit donc pas d'un parti pris systématique des auteurs.

- 64 L'article *Silamo* (« islam ») comporte une définition qui paraît objective : « groupe religieux établi par Mahomet et fondé sur la croyance en Allah comme Dieu unique ». Mais pourquoi faut-il que les traductions françaises soient : « l'Islam, islamiste, musulman » ? Une belle confusion à insinuer dans l'esprit des enfants entre *musulmans* (les fidèles de la religion) et *islamistes* (les militants du mouvement politique radical) !
- 65 Nous devons aussi examiner quelle représentation le dictionnaire donne de ce qu'on appelle actuellement le *genre*, c'est-à-dire la construction sociale de la différence des sexes. Les rédacteurs ont fait un effort pour donner des définitions générales. Ainsi, pour *vavy* « femelle, féminin », on a : *afaka manatody na miteraka*, « qui est capable de produire des œufs ou d'enfanter », et pour *lahy* « mâle, masculin » : *manana ny toetra afaka mampiteraka*, « qui a une constitution capable d'engendrer ». Ce sont des définitions physiologiques. Mais, pour le premier mot, les seuls exemples sont pris dans le règne animal : *kisoa vavy* « une truie », *omby vavy* « une vache », *soavaly vavy* « une jument », alors que pour le second, on a, en plus d'un exemple se rapportant à l'élevage des animaux, une phrase qui décrit un comportement social : *zanaka lahy no irin-dray aman-dreny*, « ce sont des enfants mâles que désirent les parents ». Dissymétrie... qui est confirmée par l'exemple donné sous *loha* (« tête, chef ») : *ny lehilahy no loham-pianakaviana*, « c'est l'homme qui est le chef de la famille ».
- 66 Pour le mot *sarimbavy*, le vieux Malzac (qui l'écrivait avec trait d'union : *sarim-bavy*) donnait une définition plutôt factuelle : « qui a les tournures, les manières d'une femme ». Notre dictionnaire dit quant à lui : *lehilahy... manao fihetsika tsy mifanaraka amin'ny toe-batany*, « homme... qui a un comportement ne correspondant pas à sa constitution physique ». L'idée est bien qu'il s'agit d'une manière d'être qui contredit la nature. Si on en doutait, la traduction française qui suit viendrait lever toute ambiguïté : « une personne qui agit contrairement à son *état naturel*, un homme qui a les allures d'une femme ». Et l'exemple qui accompagne ces explications renforce encore ce jugement : *ny fanabeazana azo no mahatonga ho sarimbavy*, « c'est l'éducation reçue qui fait qu'on devient un *sarimbavy* ». N'est-il pas paradoxal que ce soit le dictionnaire récent qui définisse la transsexualité comme une anomalie, une violation de la loi naturelle, demandant une explication spéciale ? On aurait attendu ce point de vue plutôt de l'ouvrage du missionnaire du XIX^e siècle.

Le supplément « encyclopédique »

- 67 Ce cahier (pp. 633-695) ajouté à la fin du dictionnaire constitue plutôt ce que nous appellerions un petit manuel d'instruction civique, environnementale et hygiénique. Il est visible qu'il a été construit sans relation avec le dictionnaire lui-même. Imprimé sur papier glacé et doté d'une illustration en couleurs agréable (c'est ici qu'interviennent les trois enfants, Manoa, Retsihatsa et Velo, mentionnés sur la page de titre, qui servent à introduire les discussions des leçons), il est composé de 15 fiches sur des sujets tels que la géographie et l'histoire de Madagascar, les richesses nationales, l'environnement et sa protection, les institutions politiques, les droits humains, les droits des femmes et des handicapés, l'éducation sanitaire, les loisirs...

- 68 Le contenu, orienté ouvertement vers l'éducation à la vie sociale et à la citoyenneté, est en fait surtout idéologiquement conformiste : toutes les institutions officielles ont toujours raison. Et les rédacteurs ne manquent pas de prendre parti nettement pour les derniers en date des tenants du pouvoir. Sachant avec quelle rapidité les régimes politiques se sont succédé dans le pays, on se demande si cette posture est bien prudente. On lit ainsi, p. 643, « en raison du mouvement populaire (*fihetseham-bahoaka*) en faveur de la Démocratie (*Demokrasia*) qui a commencé en janvier 2009, le Chef de l'État a dû démissionner et le gouvernement est dirigé par une institution de transition présidée par Monsieur Andry Rajoelina ». On remarque que les mots-clés de ce discours ne figurent pas dans le dictionnaire lui-même. Il n'y a pas d'article *demokrasia* (il devrait être à l'ordre alphabétique entre *demba* « creux » et *demony* « les anges déchus selon la croyance catholique »). Et si le mot *fihetseham-bahoaka* s'y trouve bien, c'est avec la traduction « insurrection ». C'est d'ailleurs le gros défaut pédagogique de ce supplément : beaucoup des notions qu'il introduit ne se retrouvent pas dans le dictionnaire auquel il est annexé. (On cherchera vainement ainsi les articles correspondant aux mots *maripana* « température » p. 639, *taonjato* « siècle » p. 641, *kolontsaina* « culture » p. 641, *tetezamita* « transition » p. 643, etc.).
- 69 Nous avons examiné particulièrement ce qui est dit de l'histoire et de la géographie de Madagascar. La définition de l'histoire est trop directement liée à des considérations idéologiques. On enseigne en effet : *mampihetsika ny hambom-pon'ny mponina ao aminy ny fahalalana ny tantarany satria afaka mirehareha izy noho izany*, « la connaissance de son histoire excite la fierté de ses habitants, parce qu'ils peuvent en tirer gloire » (p. 640). Au moment où beaucoup d'historiens remettent en cause la présentation classique de l'histoire scolaire comme un « roman national », pour essayer au contraire de faire prendre conscience aux enfants des interactions globales entre les hommes à travers toutes les parties du monde, cette motivation de l'étude de l'histoire par le recours à la fierté et à la gloire nous paraît anachronique.
- 70 Mais le plus gros défaut se situe dans la présentation des distinctions ethniques. Le supplément donne une carte des ethnies (p. 641). Cette carte comporte plusieurs grosses erreurs. D'abord, le principe même de faire figurer les ethnies avec des frontières nettes tracées sur la carte, exactement de la même manière que ce qui est proposé pour les circonscriptions administratives (p. 636), est complètement inapproprié⁸. (L'erreur est banale, mais ce n'est pas une raison pour l'accepter !) Et puis, même indépendamment de ce choix de méthode, le tracé des zones ethniques est fantaisiste. La région mahafaly est déportée largement vers le nord, de manière à inclure tout le pays masikoro et même une partie du pays sakalava Menabe. La région antankarana est aussi exagérément étendue vers le sud comprenant Nosy Be et toute la région d'Ambanja jusqu'au niveau de Maromandia, zones que tout le monde considère comme relevant du pays sakalava. La région antambahoaka est devenue immense, bien plus grande que le pays tsimihety, contrairement à toute vraisemblance ! Comment justifier qu'on enseigne aux jeunes (et à leurs parents qui ne manqueront pas de jeter un coup d'œil sur ce qu'on apprend à leurs enfants...) d'aussi graves erreurs géographiques et historiques ? Les questions ethniques sont suffisamment délicates pour que les livres proposés aux écoliers ne viennent pas troubler encore un tel sujet.
- 71 Au total donc, le *Rakibolana ho an'ny Ankizy* est un travail intéressant, novateur par bien des aspects, mais encore imparfait dans sa forme. On sent que les rédacteurs ont été pressés de terminer, et cela explique certainement les lacunes (surtout les longues

séries de mots sautés, défaut vraiment désolant). On espère qu'une deuxième édition pourra assez rapidement améliorer un ouvrage qui répond à un vrai besoin des usagers.

BIBLIOGRAPHIE

- ABINAL A. & MALZAC V. 1888 *Dictionnaire malgache-français*, Antananarivo, Impr. de la Mission catholique ; 2^e édit., revue, expurgée, mais aussi complétée, 1899 ; éditions courantes, Paris, Éditions géographiques maritimes et coloniales, puis Éditions maritimes et d'outre-mer, puis Fianarantsoa, Ambozontany.
- DECARY R. 1950 *La faune malgache. Son rôle dans les croyances et les usages indigènes*, Paris, Payot.
- DESCHAMPS H. 1959 *Les migrations intérieures passées et présentes à Madagascar*, Paris, Berger-Levrault.
- DEZ J. 1991 *La linguistique malgache. Bref aperçu historique*, Paris, Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage.
- FREEMAN J.J. & JOHNS D. 1835 *A Dictionary of the Malagasy Language. In two parts*, Antananarivo, London Missionary Society, 2 vol. [La page de titre du vol. 2 mentionne les co-auteurs malgaches : Raharo, Ramarotafikia, Rasatranabo].
- HALLANGER F.S. 1974 *Diksonera Malagasy-Frantsay*, Antananarivo, Trano printy loterana.
- MALZAC V. 1893 *Dictionnaire français-malgache*, Tananarive, Impr. de la Mission catholique ; éditions courantes, Paris, Éditions géographiques maritimes et coloniales, puis Éditions maritimes et d'outre-mer, puis Antananarivo, Ambozontany.
- RAJAONARIMANANA N. 1995 *Dictionnaire du malgache contemporain*, Paris, Karthala.
- RAJEMISA-RAOLISON R. 1985 *Rakibolana malagasy*, Fianarantsoa, Ambozontany.
- RAKOTONAIVO, F. 1996 *Rakibolana Frantsay-Malagasy. Dictionnaire Français-Malgache*, Fianarantsoa, Baingan'Ambozontany.
- RICHARDSON J. 1885 *A New Malagasy English Dictionary*, Antananarivo, London Missionary Society (Republ. Farnborough, Gregg Press Limited, 1967).
- SAMBO C. 2001 *Langages non conventionnels à Madagascar. Argot des jeunes et proverbes gaillards*, Paris, Karthala.
- [WEBBER J.] 1853 *Dictionnaire malgache-français, rédigé selon l'ordre des racines par les Missionnaires catholiques de Madagascar, et adapté aux dialectes de toutes les provinces...*, Ile Bourbon, Établissement malgache de Notre-Dame de la Ressource.

NOTES

1. Surtout l'insupportable Abinal et Malzac (généralement cité simplement comme « le Malzac »), dont la première édition remonte à 1888, mais qui reste l'outil de base, toujours réimprimé, et le très

utile *Dictionnaire du malgache contemporain* de Rajaonarimanana 1995, qui fournit une bonne mise à jour.

2. Le *Rakibolana malagasy* de Rajemisa-Raolison (1985).

3. Les anciens dictionnaires parlaient de « combinaisons euphoniques », les linguistes plus récents ont parlé de « règles de sandhi » en reprenant un terme de la grammaire des langues classiques de l'Inde.

4. Rappelons que, selon les calculs de Dez (1991 : 23), le Malzac a environ 8 000 entrées correspondant compte tenu du classement par radicaux à environ 30 000 mots. Le Rajemisa, dont la nomenclature est proche de celle du Malzac, est d'une ampleur comparable, tandis que le Rajaonarimanana, qui introduit des mots récents, mais fait aussi le choix d'abandonner beaucoup de données peu usuelles, se situe à peu près à la moitié.

5. Quelques mots à propos de l'illustration. On a quelques photos, et surtout des dessins, en noir, insérés dans le texte. On remarque en particulier une belle série de dessins d'objets archéologiques, où on reconnaît le style des dessinateurs du Musée d'art et d'archéologie d'Antananarivo. C'est très intéressant pour les objets de la culture traditionnelle (voir, par exemple, le dessin de l'*akalana*, objet qui est à la fois un tabouret et une planche à découper). Mais, quelquefois, la définition et l'illustration ne sont pas vraiment en accord. Ainsi sous *fanembohana*, le sens donné est « action d'encenser », tandis que le dessin représente un objet, un beau brûle-parfum ou encensoir en terre cuite ; de même sous *hazomanga*, la définition parle d'un « bâton symbole du pouvoir d'un chef de clan », mais l'image, ethnographiquement bien exacte, représente non un bâton, mais un pilier sacrificiel érigé sur le sol. Le dessinateur a dû représenter un *fanembohana* et un *hazomanga*, mais il n'avait pas été prévenu des définitions qui seraient données dans le texte. Ces défauts mineurs seraient faciles à réparer.

6. On se souvient que dans le dictionnaire français-malgache de Rakotonaivo (1996), c'est le choix inverse qui a été fait : les exemples sont des phrases choisies d'auteurs de la littérature française. Les contextes se trouvent alors souvent assez éloignés de la vie malgache.

7. On la trouve dans le dictionnaire de Hallanger (1974), qui traduit *hazokesika* par « sapin, bois de sapin ». Mais Rajaonarimanana (1995) rétablit correctement : « pin, bois de pin ».

8. On sait, au moins depuis le livre classique de Deschamps, *Les Migrations intérieures* (1959), que de telles frontières n'existent presque nulle part, et que d'une manière générale chaque terroir est occupé, depuis des générations, par plusieurs « ethnies » qui y coexistent.